



MICHELINE BAIL

PAIN NOIR,
PAIN BLANC

.....

Les secrets de famille

3



Libre  Expression

MICHELINE BAIL

PAIN NOIR,
PAIN BLANC

Les secrets de famille **3**

Première partie

Montréal, 1946

Elle repoussa le rideau de tulle, raide et empesé, et se dit qu'il faudrait bientôt le passer à la lessive, car il avait l'air défraîchi. Marie-Blanche songea que le frère de Rémi avait peut-être raison de se plaindre, après tout. Il rouspétait et l'accusait de salir ses voilages lorsqu'elle sortait le bébé sur le balcon, mais était-ce sa faute à elle si on ne pouvait l'atteindre que par sa chambre ? Elle avait d'abord cru que c'était de la mauvaise volonté de la part du vieux garçon et qu'il l'avait prise en grippe, mais, en y repensant, elle supposa que ce devait être sa façon d'exprimer son malaise. Après tout, l'arrivée imprévue d'une famille de trois personnes, dont un bébé qui vagissait et pleurait parfois la nuit, devait être assez déstabilisante pour quelqu'un qui était habitué à un quotidien plus tranquille. Le logement de la rue Berri était manifestement trop petit pour cinq personnes. Cela créait une promiscuité à laquelle Louis n'était certainement pas coutumier, lui qui vivait seul depuis si longtemps avec sa vieille mère, Éva, et son père, Adolphe, décédé trois ans plus tôt. Leur bruyante cohorte devait le déranger, même si Marie-Blanche faisait des pieds et des mains pour empêcher Simon de pleurer au milieu de la nuit. Mais les semaines passaient et ils ne trouvaient pas à se reloger. La situation était particulièrement difficile, à Montréal, cette année-là, parce qu'il y avait une pénurie de logements. Ce n'était pourtant pas faute d'avoir cherché ! Dès qu'ils avaient eu un moment libre, Rémi et elle

étaient partis à pied ou en tramway sillonner la ville, le journal sous le bras, pour ratisser tous les secteurs. Mais il y avait toujours quelque chose qui clochait : c'était minuscule ou trop cher, ou encore trop éloigné du lieu de travail de Rémi. Et quand ils dénichaient un appartement abordable, le propriétaire, en plus d'exiger trois mois de loyer d'avance, leur réclamait un montant de soixante-quinze à cent dollars pour leur céder simplement la clef. De l'argent qu'ils auraient été bien en peine de déboursier dans leur situation. Devant l'impasse, la mère de Rémi avait tout bonnement suggéré qu'ils restent avec eux au 4366, rue Berri, en attendant mieux. C'est ainsi qu'ils s'étaient retrouvés au cœur même d'un des quartiers ouvriers les plus peuplés de Montréal.

Marie-Blanche décrocha les rideaux et les emporta dans la salle de bain. Elle avait le temps de les laver et de les faire sécher avant le retour de Louis. Elle les frotta vigoureusement, les essora et alla les suspendre à la corde à linge dressée entre deux poteaux, dans la cour arrière. En passant devant la chambre de sa belle-mère, elle vit qu'Éva dormait toujours. Elle faisait une sieste chaque jour à la même heure et n'y dérogeait jamais. Simon s'était également assoupi. Le fait que la sieste de son fils coïncide avec celle de sa belle-mère était une bénédiction. Ce court laps de temps lui procurait un répit salutaire. Elle n'avait plus à répondre aux incessantes demandes d'attention de l'enfant, ni aux doléances d'Éva. Marie-Blanche s'appartenait enfin ! Elle poussa la porte donnant sur le balcon et s'installa sur la petite chaise de rotin. Elle la tourna face à la rue. C'était une froide journée de printemps. Les arbres avaient toutes leurs feuilles, mais la chaleur n'était pas encore au rendez-vous. Marie-Blanche resserra par réflexe le gilet de laine qu'elle enfilait depuis des mois par-dessus sa robe, car la bise qui soufflait était encore un peu fraîche. Elle aurait dû aller chercher quelque chose de plus chaud, mais, par paresse, elle y renonça. Il lui semblait que Montréal était plus humide et froide que Québec, ce dont Rémi doutait. Non pas que le

logement fût mal chauffé, car le poêle à bois fonctionnait à plein rendement et elle le bourrait deux fois par jour. Mais on aurait dit qu'une humidité malencontreuse collait aux murs et stagnait dans les pièces, quoi qu'on fasse. Sa belle-mère ne paraissait pas en souffrir, ce qui était quand même étonnant chez une vieille personne dont on aurait pu croire qu'elle serait plus frieuse. Son beau-frère Louis ne semblait pas non plus affecté. Marie-Blanche en était arrivée à la conclusion qu'elle exagérait, et qu'à la longue elle finirait par s'habituer.

Elle n'aimait pas particulièrement Montréal. Certains quartiers étaient plutôt agréables, la ville était grouillante et pourvue de quantité de services, certes, mais ce n'était pas Québec. Sa ville était autrement riche de reliquats de l'ancien régime, de belles vieilles demeures, d'un passé omniprésent et de points de vue époustouflants sur le fleuve, alors que Montréal lui semblait plus moderne, plus américaine. Sa belle-mère lui avait dit qu'il y avait aussi un quartier historique dans le Vieux-Montréal, mais elle n'avait pas encore eu l'occasion de le visiter. Et quoi qu'on dise, Québec était infiniment plus attachant. Si elle s'ennuyait de sa ville, c'était surtout sa famille qui lui manquait. Après son mariage, Marie-Blanche avait suivi Rémi à L'Islet, une agglomération de quelques centaines d'habitants, située non loin de Québec. C'était un endroit éloigné de tout, le long du fleuve. Son mari y avait été muté par son protecteur, M. Robic, pour gérer la production d'un climatiseur conçu par ce dernier, qui ferait bientôt un malheur et inonderait le marché, lui assurait-il. Rémi s'était jeté à corps perdu dans l'aventure et s'y était consacré presque jour et nuit, car le défi était de taille. Il fallait veiller à la production d'un grand nombre d'appareils rigoureusement identiques au modèle initial, ce qui s'était révélé impossible à réaliser. Il y avait trop d'embûches, et la petite fonderie qui fabriquait surtout des appareils de chauffage à haut rendement, des laveuses et des bouilloires n'avait pas un personnel assez spécialisé ni assez nombreux pour répondre aux exigences d'une production en

série. Comme M. Robic n'avait pas pu se rendre à L'Islet, cet hiver-là, à cause des chemins impraticables tant il avait neigé, il avait communiqué ses doléances à Rémi par courrier. Une succession de lettres longues et détaillées, émaillées de croquis et de devis à n'en plus finir, lui étaient parvenues, semaine après semaine, et Rémi avait été contraint de se plier aux exigences tatillonnes de son employeur. Il avait eu beau donner des directives claires aux fondeurs et aux ouvriers, les surveiller étroitement, quitte à passer des nuits entières à la fonderie lors des coulées importantes, l'inventeur avait toujours trouvé à redire. Marie-Blanche revoyait son pauvre mari assis au bout de la table, après le souper, plongé dans sa paperasse et occupé à décortiquer les missives bourrées de critiques et de demandes de modifications de son employeur. Après quoi il s'appliquait à répondre à son tour, explications et arguments à l'appui. Elle l'avait parfois surpris la tête dans ses papiers, profondément endormi, trop épuisé pour se traîner jusqu'à sa couche. Les journées de travail s'allongeaient indûment et ne lui laissaient pas beaucoup de temps pour sa famille.

Et puis la population de L'Islet était si repliée sur elle-même qu'elle en devenait hostile. Le seul fait de se remémorer cela suffisait à choquer à nouveau Marie-Blanche. Les gens ne leur renvoyaient jamais leur salut quand ils les croisaient dans la rue, feignant de ne pas les voir. Elle avait même eu l'impression qu'on les fuyait et qu'on parlait d'eux dès qu'ils avaient le dos tourné. On n'aimait visiblement pas les étrangers dans ce coin de pays reculé. Seule Jeanne-D'Arc Bélanger avait osé lui adresser la parole. Marie-Blanche et elle étaient rapidement devenues amies. La jeune préposée au magasin général était souvent venue par la suite frapper à sa porte, le soir après le souper, et elle avait toujours été reçue avec enthousiasme. Les deux femmes jouaient aux cartes, faisaient des mots croisés ou médisaient des uns et des autres avec des rires complices tout en se gavant de carrés aux dattes, pendant que Rémi continuait à gérer son abondant courrier sur le coin de la table. Marie-

Blanche s'était parfois rendue au magasin général en après-midi pour voir son amie et rencontrer un peu de monde. Elle était si isolée qu'elle s'ennuyait souvent à mourir. Elle s'installait sur un petit tabouret devant le comptoir et tenait compagnie à Jeanne-D'Arc, tout en sirotant son thé. Sa nouvelle amie était fort divertissante. Son rire éclatait à tout bout de champ et lui réchauffait le cœur. Il y avait toujours de l'animation au magasin général. On y passait pour acheter quelques verges de tissu, une paire de gants de travail, de la farine de sarrasin ou du sucre, du fil ou de la laine, et les conversations s'engageaient. Mais on avait pris soin de ne pas adresser la parole à Marie-Blanche, comme si elle était une pestiférée. Devant son regard interrogateur, Jeanne-D'Arc la rassurait en lui disant qu'il ne fallait pas s'en inquiéter, que ça n'était pas dirigé contre elle, mais que les gens du village étaient sauvages et méfiants de nature. Marie-Blanche avait fini par se contenter de cette explication lorsque, par un beau samedi matin, on avait frappé à sa porte. Elle était seule ; Rémi était allé régler un problème de dernière minute à la fonderie et devait être de retour pour le dîner. En ouvrant, Marie-Blanche s'était retrouvée face à face avec le curé de la paroisse, l'abbé Crépeau.

— Ah, monsieur le curé ! Quel bon vent vous amène ? Mais entrez donc. Il fait un froid de loup aujourd'hui.

Marie-Blanche s'était effacée pour laisser passer son visiteur. L'homme de Dieu l'avait suivie à l'intérieur et avait pris la chaise qu'on lui indiquait. Il avait un air fermé et sévère. Elle s'était bien demandé pourquoi il était venu la voir, car ils avaient pourtant déjà payé leur dîme. Il n'était pas dans l'habitude du curé de visiter ses ouailles sans une bonne raison. Elle lui avait offert par politesse une boisson chaude, qu'il avait déclinée. Marie-Blanche s'était assise face à lui en croisant les mains sur ses genoux, dans une attitude réceptive. Elle n'aimait pas particulièrement cet homme-là. Même si elle ne le voyait qu'à la messe du dimanche, elle l'avait toujours trouvé peu liant et d'un abord difficile. Il semblait incapable de sourire. Elle

ne pouvait pas s'empêcher de le comparer à l'abbé Gravel, de l'église Saint-Roch de Québec, tout en se disant que le curé de L'Islet était bien à l'image des gens de sa paroisse, fruste, renfermé et avare de paroles.

— Madame... Blais, n'est-ce pas ? Marie-Blanche... Blais. Écoutez, je n'irai pas par quatre chemins. En tant que pasteur de cette petite communauté, j'ai charge d'âmes, et... des bruits... des rumeurs courent sur vous et votre... *mari*. On raconte que vous n'êtes pas mariés devant l'Église et... que vous avez attiré chez vous une jeune fille innocente, Mlle Jeanne-D'Arc Bélanger, avec laquelle vous maintiendriez, vous et votre *mari*, des relations... disons... troubles. Les gens parlent... Un ménage à trois n'est pas bienvenu chez nous, et...

— Quoi ? Qu'est-ce que vous dites ? Attendez-moi ici.

Marie-Blanche s'était levée si brusquement que sa chaise avait crissé désagréablement sur le linoléum. Sa voix avait monté dans les aigus, ce qui n'était pas bon signe. Elle avait couru à sa chambre, farfouillé dans ses affaires avec rage et était revenue se planter devant le curé, le feu aux joues. Elle tenait un document qu'elle s'était mise à agiter en tremblant sous le nez de l'abbé Crépeau.

— Le voilà, mon contrat de mariage. On est mariés devant l'Église, vous saurez ! Devant le curé Gravel, de l'église Saint-Roch de Québec, à part ça, lui lança-t-elle, en poussant avec brusquerie devant le curé la preuve sans équivoque de la légalité de son union.

Le prêtre y avait jeté un œil torve, dubitatif. Elle avait continué sur le même ton irrité :

— Pis vos histoires de relations... je sais pas comment vous avez dit... troubles ? Pis de ménage à trois, c'est dégoûtant ! Jeanne-D'Arc, c'est une amie de fille, c'est tout. On fait rien de mal, vous saurez. On rit, on joue aux cartes, on mange des gâteaux ! Qui c'est qui a raconté des fables aussi tordues ? Hein ? Qui c'est qui a l'esprit assez croche pour imaginer des affaires pareilles ? Vous nous verrez plus jamais à l'église, vous.

Ni mon mari ni moi. Venez plus jamais nous demander votre dîme. Sortez d'ici tout de suite ! Sortez !

Marie-Blanche s'était rendue à la porte, l'avait ouverte et, dans un geste théâtral, l'index pointé vers l'extérieur, elle avait indiqué au curé de se retirer. La colère lui serrait la gorge. Le prêtre avait murmuré qu'elle était folle, puis il avait quitté la maison avec dignité, la tête haute, sans lui jeter un regard. Il avait le visage aussi pâle que Marie-Blanche l'avait empourpré.

Comme un grave incendie avait éclaté dans les semaines suivantes et ravagé une partie de la fonderie, cela avait résolu leur problème sans qu'ils le veuillent. Les pertes étaient si grandes que l'établissement avait dû fermer temporairement ses portes. M. Robic avait pris prétexte de cet accident pour rapatrier ses appareils, de même que son contremaître. Marie-Blanche avait été la première à s'en réjouir. Rémi avait été réaffecté à Montréal, à l'Associated Agencies Limited, rue Sainte-Catherine Ouest. Cette compagnie appartenait à M. Robic et à ses associés, et Rémi continuait de travailler sur les appareils de chauffage et de climatisation. Depuis ce temps, il effectuait de longues heures et n'était pas beaucoup payé, mais c'était quand même assez pour vivre, d'autant qu'il se trouvait chanceux d'avoir un emploi stable, en cette période d'après-guerre où tant de gens étaient à la recherche de travail.

Marie-Blanche eut un sourire en se rappelant la tête du curé. Elle n'avait qu'un regret : la perte d'une amitié. Le prêtre avait fait de telles pressions sur Jeanne-D'Arc que la jeune fille n'avait pas osé la revoir avant son départ. Marie-Blanche lui avait envoyé une lettre, un peu plus tard, à laquelle elle n'avait pas répondu.

« Mais c'est rien que des vieilles histoires ! » se dit-elle, en s'interdisant de continuer à les ressasser. Et puis sa situation actuelle n'avait plus rien à voir avec ce passé-là. En regardant le ciel, clair et lumineux, elle eut une bouffée de bonheur. Cela lui arrivait souvent, ces derniers temps. Était-ce parce qu'elle portait à nouveau la vie ? Elle avait eu de semblables moments

de grâce lors de sa première grossesse. Ça la prenait subitement, sans raison particulière, et elle se retrouvait bêtement heureuse. Une joie débordait d'elle et magnifiait son réel, comme s'il n'y avait rien à changer et que tout ce qui composait sa vie était désormais parfait. Un état d'abandon qui ne durait jamais bien longtemps, hélas, mais qui était bon à vivre et dont elle profitait pleinement.

Il faisait tellement beau ! Elle se pencha vers la rue. De son balcon du troisième étage, elle était bien placée pour observer tout ce qui s'y déroulait. Dans ce quartier ouvrier, la vie battait à un rythme effréné. Marie-Blanche suivit du regard le cheval qui traînait une voiture et s'avancait dans la rue. Les sabots de la bête claquaient durement sur la chaussée, pendant que son conducteur agitait sa clochette en scandant : « C'est le rémouleur ! Aiguise couteaux ! Aiguise ciseaux ! » Quelques femmes l'attendaient déjà sur le trottoir, couteaux en main, parce qu'il faisait toujours sa tournée le même jour, à la même heure. Le matin tôt, c'était le laitier qui distribuait ses pintes avec le même mode de locomotion et de porte en porte, hiver comme été, suivi d'assez près par le boulanger. Comme les livreurs connaissaient les besoins de leur clientèle, les choses allaient rondement et ne traînaient pas. Les bruits de la ville étaient nombreux et variés dans cette rue fort achalandée, et Marie-Blanche s'y faisait peu à peu : le hennissement des chevaux, le claquement du fouet des cochers, quelques crissements de pneus et des klaxons d'automobile, des cris d'enfants, des échanges entre voisins du haut d'un balcon... C'était le pouls de la ville qui battait et donnait à Montréal sa personnalité propre.

Un couinement caractéristique qui lui parvint à travers le tapage urbain la ramena à ses devoirs. Simon pleurnichait et réclamait sa mère avec insistance. Lorsqu'il la vit penchée sur sa couche, il stoppa net ses pleurs et lui tendit les bras en souriant. C'était un enfant joufflu de neuf mois, facile et enjoué, et qui faisait son bonheur. Marie-Blanche n'avait pas eu à l'allaiter, d'autant que cela était passé de mode. Peu de femmes le

faisaient, parce qu'on préférerait le biberon et le lait de vache, tellement plus pratiques et modernes, au dire de plusieurs. Et puis elle avait eu un accouchement si difficile que le médecin le lui avait déconseillé : « Vous êtes trop maigre et trop faible encore, madame Blais, attendez à votre prochaine grossesse », lui avait-il expliqué, ce qui l'avait rassurée.

Comme le petit avait faim, elle mit du lait à chauffer dans une casserole et y ajouta trois cuillerées de céréales pour enfants, enrichies de vitamines et de minéraux. Puis elle versa le liquide dans un biberon. Simon avait un gros appétit. Un jour où il pleurait après son boire, sa belle-mère lui avait dit :

— Mais il meurt de faim, cet enfant-là. Huit onces de lait, c'est pas assez pour lui. Ajoutez-y du Pablum, Marie-Blanche. C'est plus nourrissant.

La jeune mère avait fait comme le lui suggérait Éva. Depuis ce temps, Simon était calme et il s'endormait rapidement entre ses biberons. Et, le plus important, c'est qu'il faisait désormais toutes ses nuits. Marie-Blanche caressa le front du petit. Il était tellement affamé qu'il gigotait et se mordillait les poings en grognant d'inconfort. Elle savait que si elle tardait trop à le nourrir il hurlerait et se répandrait en pleurs indignés. Il était doux mais intransigeant comme tous les nourrissons quand il s'agissait de sa pitance. Cette impatience la faisait sourire. Il lui arrivait de penser que si les laissés-pour-compte de la vie revendiquaient leurs droits avec la même vigueur qu'un bébé affamé, on les écouterait peut-être davantage.

Elle prit l'enfant et alla s'installer dans la salle à manger. Elle choisit la chaise la plus proche de la fenêtre. Elle cherchait la lumière, une denrée rare dans ce vieil appartement sombre, aux fenêtres obstruées par d'épais rideaux. La salle à manger, percée d'une fenêtre donnant sur le côté sud, était un peu plus claire que les autres pièces ; c'est pourquoi elle aimait s'y réfugier. Encore que cette clarté fût toute relative puisque les murs étaient recouverts jusqu'à hauteur d'appui d'un matériau brun foncé, que Rémi appelait *burlap*. Il s'agissait en fait

d'une tapisserie imitant la toile et recouverte de couches successives de peinture. Cette décoration s'arrêtait à une cimaise, au-delà de laquelle tout était beige jusqu'au plafond. L'embêtant, c'est que tous les murs du logement étaient apprêtés de la même manière et de la même couleur. Le grand corridor qui divisait les pièces de part et d'autre était particulièrement oppressant, parce qu'il était long, étroit et sombre comme un couloir de catacombes. Marie-Blanche pensait que la mode du brun s'était probablement répandue parce que c'était plus facile à entretenir et que les taches se voyaient moins, mais Éva lui avait expliqué que c'était pour imiter les belles boiseries des maisons bourgeoises. Ce n'était pas le genre de logement que Marie-Blanche affectionnait. Elle aurait plutôt rêvé de pièces claires, aux murs pastel, comme elle en avait vu un jour dans une revue de décoration feuilletée au hasard de ses courses. Mais comme leur installation était temporaire, elle prenait patience et évitait de se plaindre. Rémi non plus ne se plaignait jamais. Il arrivait vers les sept heures du soir, fourbu et affamé, et il faisait mine d'être frais et dispos. Sa joie de les retrouver était évidente. Marie-Blanche, de son côté, attendait toujours ce moment avec fébrilité. Dès qu'il paraissait, elle lâchait tout et courait se jeter dans ses bras. Après un an et demi de mariage, elle en était aussi éprise qu'aux premiers jours de leurs fréquentations. Éva la regardait avec commisération, comme si elle ne comprenait pas qu'on puisse exprimer un attachement aussi manifeste. On aurait dit qu'elle s'inquiétait pour elle. Elle lui avait glissé un jour à l'oreille, seulement quand elle avait été certaine de ne pas être entendue de son fils :

— Ma pauvre p'tite fille ! Un homme, y faut pas trop lui montrer qu'on tient à lui. Il pourrait finir par penser qu'il a plus d'efforts à faire pour te mériter. Faut que t'apprennes à rester sur ton quant-à-soi, Marie-Blanche. Crois-en mon expérience. Y a rien comme les vieux ciseaux pour couper la soie...

Elle finissait toujours ses conseils par cet aphorisme, ce qui amusait sa belle-fille. Mais ces mises en garde ne lui étaient

d'aucun secours. Elle était incapable de modérer ses envolées. Elle se bornait tout au plus à ralentir sa course vers son mari quand elle voyait sa belle-mère lui jeter un œil compatissant. Elle ne comprenait d'ailleurs pas pourquoi elle aurait dû exprimer davantage de réserve. C'étaient des préjugés de vieilles personnes, croyait-elle, des histoires de générations dressées à cacher leurs sentiments sous prétexte de pudeur. Rémi ne lui avait-il pas répété à quel point il appréciait sa tendresse, sa spontanéité, alors qu'il n'avait pas souvenir d'avoir été caressé ou même bercé par sa mère, quand il était petit ? Marie-Blanche pensait qu'il exagérait, car Éva était une excellente mère, qui faisait tout ce qui était en son pouvoir pour rendre service et aider ses enfants. Mais il était vrai qu'elle osait rarement un geste de tendresse à l'égard de ses fils. Avec Simon, cependant, elle se laissait davantage aller. Elle le prenait parfois après son bain, elle le couvrait de baisers, avant de le laisser s'échapper nu dans la pièce, comme un enfant sauvage.

— C'est bon pour lui de se promener en liberté, lui assurait-elle.

Le problème, c'est que, de temps en temps, l'enfant urinait ou déféquait sur le plancher, auquel cas Éva applaudissait et riait à gorge déployée. Inutile de dire que Simon avait vite compris que l'exploit méritait d'être répété. Marie-Blanche était moins enthousiaste, puisque c'est elle qui devait ramasser le dégât et relaver le vieux plancher déjà difficile à entretenir. Dans ces moments-là, elle serrait les dents et se retenait de parler, pour ne pas heurter une vieille dame fort gentille, mais qui lui semblait parfois un peu toquée. Il arrivait aussi à Éva de recueillir de l'urine du bébé. Elle insistait alors pour que Marie-Blanche en mette dans les cheveux de son fils, avant de les laver.

— Comme ça, le petit sera aussi bouclé qu'un saint Jean-Baptiste.

Sa belle-mère faisait régulièrement prendre à Simon son dernier boire, en le berçant et en lui chantant des complaintes

d'autrefois. Éva avait une belle voix, un peu rauque mais juste, et c'était une musicienne accomplie. Il y avait dans le salon double occupé par la petite famille un vieux piano droit aux touches jaunies, dont Éva jouait quelquefois. C'était un enchantement. Marie-Blanche s'approchait et écoutait avec ravissement. Simon, dans les bras de sa mère, se mettait à bouger comiquement la tête et à fredonner, en voulant suivre la cadence. Quand Éva s'en était aperçue, elle avait prédit qu'il serait un jour un grand musicien.

Marie-Blanche s'efforçait de ne pas déplaire à sa belle-famille, mais c'était parfois difficile. Elle avait un jour répliqué sèchement à son beau-frère Louis, qui la houspillait pour qu'elle lui lave ses vêtements :

— Coudonc, je suis pas la bonne, ici dedans ! Fais-le toi-même. Je fais mon possible, mais y faudrait pas exagérer.

Elle aurait pu ajouter qu'ils payaient leur part du loyer, Rémi et elle, qu'elle était enceinte de sept mois et que rien ne l'obligeait à être la servante. Une tâche effectuée précédemment par sa belle-sœur Paulette, que Marcel, le frère de Rémi, avait épousée quelques années plus tôt. C'était une piquante brune à la langue bien pendue et à la réplique vive, avec laquelle Marie-Blanche se sentait des affinités. Les deux jeunes femmes avaient développé une telle complicité qu'elles étaient toujours heureuses de se retrouver, au hasard des rencontres familiales. Toutefois, peu à peu, Marie-Blanche en était venue à remplacer Paulette auprès de la famille. En plus d'avoir à s'occuper de Simon, elle récurait les planchers, nettoyait les vitres et les miroirs, faisait la vaisselle et les courses, frottait l'argenterie, lavait le linge de maison et la literie, de même que les vêtements de sa belle-mère. Elle l'aidait aussi à cuisiner. Cela était avantageux pour Louis, qui bénéficiait ainsi d'une nouvelle bonne sans avoir à en assumer le coût.

Mais à quoi bon récriminer puisque leur situation n'était que temporaire ? Elle aurait eu peur de passer pour une sans-cœur et de semer la bisbille dans la famille. Et Marie-Blanche

était jeune, tandis que sa belle-mère avait soixante-six ans et montrait des signes d'épuisement. Ses jambes enflées, ses articulations douloureuses et ses problèmes cardiaques étaient parfois inquiétants. On sentait qu'elle ne s'était pas beaucoup ménagée : elle avait eu douze grossesses successives, et n'avait réchappé que ses quatre derniers enfants. « Quel gaspillage d'énergie », se disait Marie-Blanche en la plaignant de tout son cœur. Mais elle tenait à se rendre utile. Elle s'était attachée à la vieille Éva, qui le lui rendait bien. Celle-ci lui donnait des trucs sur la façon de tenir une maison et, surtout, elle lui apprenait à cuisiner. C'était un véritable cordon-bleu. Marie-Blanche savait déjà préparer un bon rôti de porc, du bœuf braisé, de la blanquette, de la galantine et des amourettes de veau, du foie de porc et un délicieux poulet rôti. Elle tournait bien la sauce béchamel, et sa sauce brune était délectable. Elle réussissait aussi les plats préférés de son mari : le fameux gâteau aux fruits et aux dattes du temps des fêtes et la salade de chou à la moutarde, une spécialité dont il raffolait. Il n'y avait que la pâte feuilletée qu'elle ratait encore. La dernière fois qu'elle avait fait une tarte, Rémi, pour faire le malin, était allé dans l'appentis chercher une scie, avec laquelle il avait fait mine de s'en découper une pointe. Marie-Blanche ne l'avait pas trouvé comique. Elle s'était fâchée et s'était mise à bouder dans son coin, en l'assurant qu'il en mangeait pour la dernière fois de sa vie et qu'elle le nourrirait désormais de pain sec et d'eau. Rémi s'était plié en deux de rire. Éva avait réagi avec tact.

— C'est pas grave, Marie-Blanche, je vais mieux te montrer, la prochaine fois. Faut dire aussi que la pâte feuilletée est pas facile. Y en a qui la réussissent jamais.

Et s'adressant à son fils, elle avait renchéri :

— Ta femme est déjà une cuisinière accomplie, mon gars. À part la pâte feuilletée, elle sait tout faire ce que je fais.

Rémi avait embrassé Marie-Blanche sur le front et lui avait ébouriffé les cheveux, en lui disant qu'elle était sa cuisinière préférée et la meilleure à des milles à la ronde. Elle s'était

déridée et s'était laissé gagner à son tour par le rire. Puis Rémi s'était empressé de laper sa soupe aux fèves rouges.

— C'est presque aussi bon que celle de maman. T'es douée, ma chérie. Y manque juste un peu de sel. Mais pour le goût, c'est blanc bonnet et bonnet blanc.

Ce soir-là, la petite tribu s'installa comme d'habitude à la table de la salle à manger où Éva préférait qu'on serve son monde, plutôt qu'à la cuisine. Elle copiait son comportement sur celui de Mme Gauthier, la mère de sa belle-fille Jaki, l'épouse de Clément. C'était une dame aisée qui habitait une vaste demeure de pierre, chemin de la Côte-des-Neiges. Les Gauthier étaient dans la chaussure, et le juteux contrat qu'ils avaient décroché lors de la Première Guerre mondiale les avait passablement enrichis : chausser les soldats de l'armée canadienne. Comme la richesse l'impressionnait, Éva s'était mise à imiter leurs mœurs. À commencer par la salle à manger, devenue désormais un incontournable. Mais la pièce était si loin de la cuisine que cela forçait Marie-Blanche à traverser tout l'appartement les bras chargés de lourds plateaux. Cela lui rappelait ses désagréables expériences de bonne à tout faire dans les belles maisons de la Grande Allée. Elle maudit encore une fois l'orgueil ostentatoire des nantis, et leur indifférence à l'égard de leur domesticité. Elle s'empressa tout de même d'apporter les plats sur la table avant qu'ils refroidissent.

— Ça serait plus pratique d'avoir un chariot. Ça m'éviterait de faire des dizaines de voyages avec des plateaux plein les bras, suggéra-t-elle en fixant son beau-frère.

Louis ne releva pas la remarque et se contenta d'attaquer sa viande, comme s'il n'avait rien entendu.

— T'as raison, sais-tu ? répliqua Rémi. Je vais t'en faire un, à soir même. T'auras plus à autant marcher. Pis attends, je vais aller chercher le reste. Assis-toi là.

Il la força à s'asseoir, pendant que Marie-Blanche lui lançait un regard reconnaissant. Éva approuva de la tête. On semblait enfin considérer qu'elle était enceinte, après tout, et que tous

ces déplacements avec de lourdes charges pouvaient s'avérer dangereux dans son état.

Marie-Blanche se remémora l'attitude de sa belle-mère quand Mme Gauthier s'était annoncée pour le thé, quelques semaines plus tôt. Cela avait été un véritable branle-bas de combat. La panique l'avait tellement envahie qu'elle s'était mise à courir à droite et à gauche comme une poule sans tête. Elle était méconnaissable. Il avait fallu sortir d'urgence la cafetière, le sucrier et le pot à lait, et frotter l'argenterie jusqu'à pouvoir se mirer dedans. Marie-Blanche en avait fait autant avec le service de couverts. Puis Éva avait tiré de son papier de soie sa nappe de dentelle écru et demandé à sa belle-fille de lui donner un coup de fer. Elle s'était ensuite jetée à corps perdu dans la confection de sablés au chocolat et au citron, qu'elle avait craint de rater et dont elle avait fébrilement surveillé la cuisson. On aurait dit qu'elle ne savait plus cuisiner, alors que c'étaient de vieilles recettes qu'elle aurait pu exécuter les yeux fermés. Elle était dans tous ses états et ne cessait de rappeler de quelle façon il fallait traiter *ces dames*, puisque Mme Gauthier venait avec deux amies. Elle insistait pour que Marie-Blanche leur serve d'abord le café, puis les sablés, et ne leur parle que lorsqu'elles lui auraient adressé la parole. Cette fois, Marie-Blanche avait failli envoyer paître sa belle-mère. Un peu plus et celle-ci lui demandait de s'affubler d'une coiffe et d'un tablier, comme une vraie bonne ! Éva n'était pas allée jusque-là, mais elle l'avait tout de même priée de mettre sa plus belle robe, « vous savez, celle qui est noire, avec un joli col de dentelle blanche. Ça fait tellement distingué ! » avait-elle précisé avec un sourire implorant. Marie-Blanche avait failli éclater de rire, mais elle s'était retenue. Elle ne pouvait pourtant pas s'empêcher de la plaindre. Pourquoi une femme aussi intelligente se prosternait-elle ainsi devant les possédants ? Que gagnait-elle à toujours vouloir passer pour quelqu'un qui était issu d'une classe sociale supérieure à la sienne ? Rémi lui avait raconté que Mme Gauthier avait un

jour fait cadeau à Éva d'un manteau de fourrure de renard et d'un chapeau assorti qui ne lui allaient plus. Sa mère s'était empressée de troquer son mauvais manteau de drap contre celui de Mme Gauthier. Elle était si pressée de l'exhiber qu'elle avait résolu de le porter le dimanche suivant, à la grand-messe. Elle s'était arrangée pour arriver en retard, ce qui lui avait permis de remonter lentement l'allée centrale jusqu'au banc familial situé à l'avant, et d'être remarquée par toute l'assistance. Et elle répétait le manège chaque semaine, sans gêne aucune et devant des gens qui n'avaient pas les moyens de porter de la fourrure. Rémi avait tellement honte de la conduite de sa mère qu'il se cachait au fond de l'église et ne s'assoit jamais avec elle. Marie-Blanche supposa qu'Éva détestait sa pauvreté et enviait, au point de s'en confesser, la richesse des autres.

Lorsqu'ils furent servis, ils récitèrent le bénédicité et entamèrent leur repas avec appétit. La conversation cessait et reprenait entre deux bouchées. Louis était comptable dans une compagnie d'assurances, et il raconta sa journée avec emphase, en prenant soin de se donner le beau rôle. Éva levait sur lui un regard admiratif et buvait ses paroles, en ponctuant ses propos de « Ah oui ? » appuyés, ce dont elle se gardait bien quand Rémi parlait. Comme si ce qu'il faisait n'avait pas d'intérêt, alors qu'il était inventif et plein d'initiative, et que son employeur en disait le plus grand bien ! Une différence d'attitude qui n'échappait pas à Marie-Blanche et qui la choquait. Elle avait souvent remarqué que dans cette famille personne ne considérait Rémi avec sérieux, hormis Clément, l'aîné. Éva admirait également ce fils sans réserve, surtout qu'il frayait avec le beau monde et avait épousé une riche bourgeoise. Mais c'était tout de même quelqu'un de modeste, qui n'aimait pas l'ostentation. Quant à Marcel, un peu plus âgé que Rémi, Éva ne tarissait pas d'éloges à propos de son incroyable intelligence. C'était l'intellectuel de la famille, celui qui avait étudié le plus longtemps et sur lequel on fondait de grandes espérances. À

entendre sa mère, il n'était rien de moins qu'une nouvelle *tête à Papineau*.

— Tante Anna m'a dit l'autre jour qu'y avait des maisons qui se construisaient à Saint-Vincent-de-Paul, dans le vieux quartier, déclara Rémi en s'adressant à sa femme. Y paraît qu'elles sont pas trop chères, à part ça. On pourrait aller en visiter une. Rien que pour voir. On sait jamais...

— Oh oui, on va y aller certain ! s'exclama Marie-Blanche avec enthousiasme.

L'idée de visiter une maison neuve la transportait de joie. Elle avait tellement hâte de se retrouver chez elle, avec son mari et sa petite famille. Il lui semblait qu'ils réussiraient un jour à se payer cela, et que c'était dans l'ordre du possible. Louis, de son côté, eut peine à retenir une grimace de désapprobation. Il était persuadé que son frère n'était qu'un rêveur, incapable de compter jusqu'à dix. Pour lui éviter des désillusions, il s'empressa de commenter :

— Mon pauvre Rémi, rêve pas en couleur, là ! C'est pas avec ton p'tit salaire de crève-la-faim que tu vas pouvoir te payer une maison. Sois réaliste.

— Depuis quand qu'on a pas le droit de rêver ? Pis une maison, ça se paie toujours ben sur plusieurs années, à la condition de se serrer la ceinture. Pis ça, on connaît, Rémi pis moi. On y arriverait sûrement.

Marie-Blanche avait parlé avec tant de conviction que tout le monde avait été saisi d'étonnement. On savait qu'elle avait du caractère, mais pas à ce point-là. Et puis une femme qui s'exprimait avec autant de véhémence, c'était peu courant et plutôt dérangeant. Rémi, par contre, la regarda avec des yeux qui brillaient d'un feu nouveau. Il avait l'impression qu'avec elle il serait capable de déplacer des montagnes. Il en était terriblement fier, tout à coup.

— Ouais, ça se paie peut-être sur plusieurs années, mais y faut quand même avoir du capital. Pis ça, t'en as pas, Rémi, que je sache...

Louis revenait à la charge avec entêtement, presque méchamment, comme s'il avait voulu leur mettre des bâtons dans les roues. Mais Marie-Blanche sortit un lapin de son chapeau.

— Moi, j'ai un petit peu d'argent. J'te l'ai jamais dit, Rémi, fit-elle en le regardant droit dans les yeux, mais j'ai mis de côté une partie de mes paies à l'Arsenal, pis je pourrais avancer quelques centaines de dollars. Ça devrait suffire pour commencer.

Rémi parut agréablement surpris. Louis prit à nouveau une mine dubitative, mais Éva les appuya.

— Arrête donc de les décourager, Louis. Avec le petit capital de Marie-Blanche, ils trouveront peut-être quelqu'un qui leur prêtera le reste ? Ça s'est déjà vu. C'est des gros travailleurs, tous les deux, capables de couper un sou en quatre. On sait jamais...

— Ah, ça s'est déjà vu, ben sûr. Pis on sait jamais, répéta Louis, avec l'air de quelqu'un qui se retient de rire.

Marie-Blanche le détesta de toutes ses forces. Elle l'aurait mordu. Elle se jura qu'elle le confondrait un jour, qu'elle lui prouverait qu'il se trompait sur son frère et sur elle. Mais pour le moment, le vieux garçon continuait à déguster tranquillement son gâteau, sans se faire davantage de souci. Il n'avait pas l'air de réaliser à quel point son attitude pouvait être blessante pour un couple qui rêvait de se sortir de sa dépendance et de voler enfin de ses propres ailes. Il avala trois morceaux d'affilée, copieusement arrosés de café corsé. Il faisait d'ailleurs beaucoup d'embonpoint. Rémi, lui, ne parlait plus, mais il serrait très fort la main de Marie-Blanche sous la table. Elle lui devenait chaque jour plus précieuse. Il se promit de l'aimer, ce soir-là, comme jamais il ne l'avait fait, et il se jura de lui prouver, un jour prochain, qu'elle n'avait pas misé sur le mauvais cheval.



Marie-Blanche vit à Montréal avec son mari, Rémi. Si sa famille, toujours à Québec, lui manque, elle est contente de l'existence qu'elle et son époux bâtissent ensemble, avec leurs enfants. Mais le destin ne l'épargnera pas... Quand la tragédie frappe à nouveau, elle doit retourner à Québec pour y faire face avec les siens. Elle doit également composer avec ses inquiétudes quant à la fidélité de Rémi.

Alors qu'un vent nouveau souffle sur la province, avec la montée des revendications libérales, l'arrivée de René Lévesque et la fondation du Parti québécois, la fille aînée de Marie-Blanche, Éveline, marquée par les sacrifices consentis par sa mère, voudra se construire un avenir différent. Elle se hissera sur les épaules des générations de femmes qui l'ont précédée pour oser rêver plus haut.

La conclusion d'une saga centrée sur des personnages féminins forts, qui couvre trois époques, avec l'histoire du Québec en filigrane.



MICHELINE BAIL est titulaire d'un diplôme en histoire. Après avoir longtemps travaillé dans le réseau de la santé et des services sociaux, elle se consacre maintenant à l'écriture. Grâce à ses nombreuses années de recherche et à son talent indéniable, elle offre des récits finement ficelés, aux personnages attachants. Elle est l'auteure de *L'Esclave* et de la série historique *Frontenac*.